

Anthologie des Nouvelles

Le TERTRE de la Dame

Stéphanie Loubechine

Parue sur



<http://www.jrrvf.com>

Il était venu me voir, naturellement, un soir où je regardais le Rhône s'avancer en un courant puissant. Je comprenais pourquoi tant de suicides avaient lieu de ce pont ; comment ne pas réaliser, face à ce fleuve interminable, immortel, l'inconsistance de notre vie ? Même partagée par les canaux, même assourdie par les rejets humains, la voix forte des flots enchantait encore, entourbillonnant les sens dans son suaire. J'étais en train de me demander si, après tout, il n'était pas plus simple de la rejoindre en mettant fin à cette stupide absence de destin, quand il avait prononcé mon nom – comment il l'apprit, je l'ignore. Il ajouta :

- Je m'appelle Aubéron.
- Fils de Jules ? avais-je demandé d'un air absent.

Il avait eu un sourire amusé.

- Y croyez-vous vraiment ?
- Oh, vous savez, moi, ce que j'en dis... L'existence d'Aubéron me semble plus sûre que celle de Jules, alors...
- Vous avez raison ; et puis c'est plus joli.

C'est tout ce que je sus de son état civil.

Depuis ce jour, nous nous retrouvions tous les jeudis sur les Quais du Rhône. Sa silhouette était aisément reconnaissable : coiffé avec un vieux réveille-matin – de ceux qui, comme me le disait ma mère, font le tour de la table de nuit quand ils sonnent –, démarche d'échassier souple et une tête dépassant toutes les autres. Rien à voir avec son ridicule homonyme de Shakespeare.

Après avoir déambulé un peu, nous nous arrêtions à un de ces multiples bars qui fleurissent le long des quais ; il commandait invariablement un nectar de poire, et moi un nectar d'abricot.

Nous discussions de rien plutôt que de tout, à moins que ce ne fut l'inverse : la course des nuages, le bruit de l'herbe qui pousse, la fin du temps dans l'éternité – " l'éternité à un goût de poussière ! " avais-je lancé quand il avait vanté tous les mérites d'une existence divine –, la perfection comme étant antinomique – tout simplement parce qu'elle est ennuyeuse... Et au milieu de tous ces sujets hautement philosophiques, nous étions souvent pris de fous-rires inextinguibles. Car Aubéron était comme le soleil : sa gaieté s'accroissait avec lui, et diminuait en même temps que la lumière du jour – j'osais espérer qu'au plus fort de la nuit, il ne devenait pas Gobelin hargneux.

Il m'avait parlé un soir de la Dame du Crépuscule. Nous nous promenions dans les traboules ; c'était l'été, et un saxophoniste à une fenêtre improvisait en rosaces sur la grille de *Misty*. Son soprano déchirait l'étoffe vibrante du soir de son blues meurtri, et mes doigts fixaient leur contrechant sur une flûte imaginaire.

- ... Il faudra que je retourne en Eire, (il disait toujours *Eire*, comme si c'était une vieille amie), pour la revoir.
- Hmm... Qui, " la " ?

Je n'avais guère écouté ses dires, mon esprit étant tendu vers les harmoniques plaintives du saxophone.

- La Dame du Crépuscule.
- Sortant d'un tertre, en provenance du Sidhe ?

Le ton de ma voix était dubitatif.

- J'aimerais croire encore aux Etres-Fées, Aubéron, mais s'ils existent, ils sont sûrement partis au plus vite dans un endroit tranquille, à essayer de se faire oublier... Quant à revenir, ça, je ne comprends pas pourquoi. En était-ce vraiment une ?
- Je le pense ; quand je l'ai vue, elle sortait du brouillard, ombre noire au teint blanc...
- Ouh ! De sombre vêtue ? C'était une Dame Noire... Comment lui as-tu échappé ?
- Ce n'est pas une Dame Noire. Elle porte le deuil, mais c'est un être de lumière...

Le ton de sa voix se fit plus rêveur encore :

- L'ombre de ses cheveux était piquetée de fleurs étranges, semblables à des étoiles oubliées sur terre. Je ne connaissais pas les mots qu'elle chantait ; on aurait dit un langage plus ancien que celui des Tuatha de Dannan, comme s'il en avait été la source. Mais le moindre de ses mots résonnait en moi, et j'avais l'impression d'entendre l'écho d'une ancienne mélodie qui se serait diluée en mes veines, et qui serait enfin recomposée.

J'eus alors l'étrange impression qu'il était plongé dans des souvenirs d'une profondeur vertigineuse, trop profonds pour être humains. Le saxophone s'attardait sur la note bleue.

- Peut-être l'avais-tu déjà entendue dans une autre vie.
- Non. Je n'ai vécu qu'une seule fois, et tout m'incline à penser que je n'aurai qu'une seule vie. Longue, certes, très longue... mais une seule.

A cette époque, j'avais cru à une plaisanterie. Mais maintenant que j'écris ce qui sera sans doute mes dernières lignes sur cette terre, je sais qu'il disait la vérité. Une vérité pas plus fausse qu'une autre.

- Tu en es amoureux ?

Je le taquinais, mais lui réfléchit sérieusement à la question.

- Je ne pense pas. Elle est... au-dessus de cela. Mais j'aimerais la revoir.

Il sembla alors sortir de son rêve et me regarda dans les yeux.

- Tu ne me crois pas ?

Il paraissait déçu. J'eus alors un franc sourire :

- Je préfère croire qu'une chose étrange et belle que je ne connais pas encore réussira à prendre de court la logique sans pitié que j'ai dû ingurgiter sans m'en être encore libéré.

La dernière note du saxophoniste, qu'il avait tenue plus longtemps qu'un homme normalement constitué ne l'aurait fait, mourut dans un pianissimo improbable. Aubéron me sourit en retour, et l'expédition en Eire fut montée ; lui partait pour retrouver la Dame du Crépuscule, moi... pour je ne savais quoi.

Nous étions partis en avion. Il m'avait fait rire avec son concours de grimaces avec un Leprechaun qui rentrait au pays, s'attirant par là le regard désapprobateur et courroucé d'un homme d'affaires très sérieuses, mais se liant d'amitié avec une petite rousse de neuf ans. Au bout de quelques minutes, nous étions quatre – en comptant le Leprechaun – à faire des grimaces entre deux respirations difficiles. Puis nous avons endossé nos sacs.

Nous étions dans les landes infinies, et il était temps de s'arrêter pour la nuit. Comme souvent, je cherchais à me souvenir de la dernière fois où j'avais pu écouter du silence et respirer un air pur... Incalculable. La nuit étendait ses voiles de vide trouées devant la lumière du monde, et celle-ci à travers les déchirures clignotait.

*Et mon coeur défunt
Renaît au parfum
Qui fait l'ombre douce.*

Parfum fragile d'une robe impalpable. La brune se leva et je basculai dans ce sommeil éveillé, ou éveil somnolent, qui abolit les frontières.

La brume des légendes s'est écartée sur son passage. Plus mystérieusement belle qu'Aubéron n'avait pu la décrire, elle pleurait son chant sur cette terre des hommes...

Je naquis.

Peut-être nous faut-il un choc pareil pour nous déciler les yeux, pour nous ouvrir au monde, nous faire voir ce qui ne se donne pas comme évident. Je naquis, comme Aubéron avait dû naître lors de sa première rencontre avec la Dame. Je n'ai jamais pu lui demander...

Il s'est évanoui en même temps qu'elle, en même temps que la nuit et la brume. Seul son bâton était resté, posé sur une touffe de stellaires. Et flottaient dans l'air ces vers d'Appolinaire qu'il aimait à psalmodier :

*J'ai cueilli ce brin de bruyère
L'automne est morte souvins-t-en,
Nous ne nous reverrons plus sur la terre,
Odeur du temps brin de bruyère,
Et souviens-toi que je t'attends.*

J'ai continué à marcher. Longtemps. Sans me soucier du ravitaillement. J'ai bavardé avec les oiseaux, discuté avec les Leprechaun, conversé avec les Pigwillig, monologué avec les moutons (pas longtemps, leur absence de sens de la répartie étant lassant), et parfois philosophé avec d'authentiques Tuatha de Dannan. Ou peut-être étaient-ils ces mêmes oiseaux, Leprechaun, Pigwillig et moutons redevenus normaux. J'ai appris à ne plus croire en la logique humaine et à agir comme si tout était naturel. J'ai retrouvé petit à petit tous mes souvenirs, et toutes les paroles de mes chants. Mais dans chaque rivière, celui de la Dame du Crépuscule m'appelle.

Maintenant, je retourne à son tertre. J'ai de nouveau pris l'avion, de nouveau fait un concours de grimaces avec un Verdelet qui voulait voir du pays et avec un gamin d'une dizaine d'années, au grand soulagement de sa mère et au courroux d'un homme d'affaires très sérieuses.

Avec moi vient Evin.

Je sais que la Dame m'attend, et Aubéron avec elle. Peut-être pourrais-je revoir Taliesin et Gwalchmei, partis il y a bien des âges. Evin dort alors que j'écris ces lignes. Bientôt, ce sera à son tour de choisir un élève. Pour moi, mon temps sur cette terre des hommes, que je hante depuis bien trop de nuits, s'achève.

Je vais dans l'oubli, au-delà du bien et du mal, me réconcilier avec moi-même...

*Stéphanie Loubechine
alias Laegalad*

Novembre 2003

ANNEXE

" Je préfère croire qu'une chose étrange et belle que je ne connais pas encore réussira à prendre de court la logique sans pitié que j'ai dû ingurgiter sans m'en être encore libéré. "

Hugo Pratt, *Corto Maltese*, Mū

* * *

*Il n'aurait fallu
Qu'un moment de plus
Pour que la mort vienne
Mais une main nue
Alors est venue
Qui a pris la mienne*

*Qui donc a rendu
Leurs couleurs perdues
Aux jours aux semaines
Sa réalité
Aux immenses étés
Des choses humaines*

*Moi qui frémissais
Toujours je ne sais
De quelle colère
Deux bras ont suffis
Pour faire à ma vie
Un grand collier d'air*

*Rien qu'un mouvement
Ce geste en dormant
Léger qui me frôle
Un souffle posé
Moins une rosée
Contre mon épaule*

*Un front qui s'appuie
A moi dans la nuit
Deux grands yeux ouverts
Et tout m'a semblé
Comme un chant de blé
Dans cet univers.*

*Un tendre jardin
Dans l'herbe où soudain
La verveine pousse
Et mon coeur défunt
Renaît au parfum
Qui fait l'ombre douce.*

Aragon, *Le Roman inachevé*

* * *

*J'ai cueilli ce brin de bruyère
L'automne est morte souviens-t-en,
Nous ne nous reverrons plus sur la terre,
Odeur du temps brin de bruyère,
Et souviens-toi que je t'attends.*

Appolinaire, *L'Adieu*

* * *

" Je vais dans l'oubli, au-delà du bien et du mal, me réconcilier avec moi-même... "

Rio, *Merlin*